

LA COLONIE MILITAIRE.



I.

ARKA n'est qu'un village, mais ce n'est ni le plus petit ni le plus pauvre de la Pologne ; le kvass * y abonde et les femmes n'y manquent pas : deux points de haute statistique pour tout soldat du Czar, fût-il moscovite ou cracovien. Aussi, depuis cinq ans, la garnison n'a pas changé et personne n'y songe. Chaque militaire est logé chez l'habitant, il partage ses travaux et ses plaisirs, l'un est tisserand, l'autre charpentier, la plupart amoureux ; c'est là surtout l'occupation de ceux qui n'en ont pas.

Pour vous en tenir à un coin du tableau, regardez cette jeune paysanne dont le fuseau tourne si vite ; rien de plus gracieux, convenez-en ?—Mais elle est rêveuse et distraite ; pourquoi ?—Ne devinez-vous pas ?... Le motif de tant de préoccupation est assez visible cependant ; il est assis près d'elle le motif ; le motif a cinq pieds huit pouces, d'épaisses moustaches et une figure martiale ; c'est un grenadier, et un grenadier aussi sensible qu'industriel, qui sait manier un rouet comme un sabre et filer à la fois le lin et le sentiment. Grâce à lui, Mikélina fait triple besogne ; au lieu de quelques kopecks, elle gagne jusqu'à un rouble par jour. Sa mère est dans le ravissement : pauvre femme ! elle a un fils qui s'épuisait pour la soutenir, et qui maintenant pourra se ménager un peu ; déjà il ne passe plus la nuit à pêcher dans la Vistule ; les filets qu'il suspend chaque soir à sa porte l'attestent, et la gaieté commence à revenir avec ses forces. C'est lui qui est là sur le même banc que l'ami de sa sœur, que son cher Paulowitz, il répare ses nasses en chantant la mazurka nationale ; on répète le refrain, et le léger bruissement des fuseaux redouble après chaque couplet.

—Courage ! mes enfants, dit un soldat qui passe, à demain la fête !...

—Ah ! c'est toi, Alinski, s'écrie Paulowitz sans quitter son ouvrage ; sois le bien-venu, il y a toujours place ici pour les bons garçons ; allons, chante avec nous.

—Volontiers ; jamais on ne me trouve en défaut ; écoutez, c'est un air du pays, un air gai... comme une déroute :

Enfants de la Lithuanie,
Le jour des adieux est venu ;
Il faut se quitter pour la vie,
Il faut.

* Espèce de bière qui est la boisson ordinaire du peuple.

—Il faut te taire, si tu n'as rien de moins triste à nous chanter. Allons, prends du schnik, cela te mettra peut-être en train.

—Du schnik ?... verse, mon ami, verse ; mais je ne le boirai qu'après y avoir mêlé sept graines de genièvre bien noir.

—Autre lubie, à présent ; pourquoi n'attaches-tu pas un crêpe à la bouteille ?... ce serait encore de meilleur augure.

—Un crêpe ! eh ! mais, pourquoi pas ?... Non, non, point de crêpe à la bouteille ; c'est la compagne du bivouac, la consolation de l'ambulance, l'amie intime du fantassin et du cavalier ; point de crêpe, point de genièvre ; trinquons joyeusement et tant pis pour ceux qui auront la folie de pleurer.

—Je ne te comprends pas ; tu parles comme un bohémien...

—Soit ! d'autres bohémiens t'en diront plus long.

—Tu veux rire, j'imagine ?

—Peut-être : Au revoir, les amis. Mais à propos, j'oubliais à quand le mariage ?...

—Dans six jours seulement, répond Paulowitz, et il laisse échapper un gros soupir.

—Oui, ajoute Mikélina d'une voix timide, ce sera l'anniversaire de celui de ma mère.

—En vérité !... eh bien, ce jour-là ; je vous promets de chanter un petit air de circonstance que j'ai appris à Pétersbourg ; Paulowitz le connaît :

Dans la sainte chapelle,
Au jour dit, vient la belle ;
La belle vient trop tard :
Au jour dit, l'amant part.
L'amant était fidèle...
Fidèle à l'étendard,
Ainsi que l'hirondelle
Aux vieux nids du rempart.

On n'entendit pas le refrain ; Alinski s'éloigna en fredonnant...

II.

Récemment encore, à l'aube naissante, quand les cors parcouraient Warka et sonnaient la diane ; il y avait dans l'air je ne sais quel retentissement joyeux ; tout était en mouvement, soldats, ouvriers, cultivateurs : le marteau frappait sur l'enclume, des étoiles enflammées jallissaient sous les coups des forgerons ; les pêcheurs détachaient leurs barques et les poussaient au large ; on allait, on venait, on s'appelait ; il n'y avait pas assez d'échos pour reproduire tant de sons confus ; et maintenant, comme tout est morne et silencieux ! Que s'est-il donc passé ? Le régiment est parti.

Vers le même temps, il n'était bruit du Caucase à la Newa que des colonies militaires ; le nouveau système faisait le sujet de toutes les conversations, surtout dans les châteaux de la Russie et de la Pologne.

—Moi, j'en suis le partisan déclaré, et j'espère que mon